

2013

18 h – 19 h : Radio Classique

Emission « Passion Classique » avec Olivier Bellamy

Interviewer : Annie Butor, bonsoir,

A.B. : bonsoir

I : Vous venez de faire paraître chez Phébus « Comment voulez-vous que j'oublie... » où vous racontez l'histoire incroyable de votre enfance avec entre Léo Ferré qui est on peut dire votre père adoptif, qui n'est pas votre père génétique

A.B. : Ni adoptif

I : Ni adoptif

A.B. : Et malheureusement non

I : Oui, enfin vous avez grandi avec lui et vous êtes en revanche la fille de Madeleine qui est la deuxième femme, deuxième grand amour, peut-

être l'unique grand amour en tout cas qui était la collaboratrice

A.B. : Tout à fait

I : de Léo Ferré, avant que nous commençons en cette émission, je voulais vous dire que c'est un livre extrêmement tendre vis-à-vis de votre mère bien sûr mais aussi vis-à-vis de Léo Ferré. Vous dites exactement les choses telles que vous les avez ressenties mais ce n'est pas un règlement de compte.

A.B. : Je vous remercie de le dire parce que c'est vrai et d'ailleurs les dédicataires sont : « À ma mère et à Léo malgré tout » donc c'est vrai que je dis certaines vérités qui sont relativement privées et qui peuvent ne pas plaire à des gens d'extérieur j'allais dire mais Léo reste pour moi un des grands et puis il reste celui que j'appelais « Pouta » et qui a été mon beau-père et qui m'a élevé de cinq ans à 24 ans, donc c'est beaucoup.

I : Annie Butor, votre programme commence avec la danse du sabre de Katchaturian pour une raison bien précise que vous allez nous expliquer.

A.B. : oui

I : La danse du sabre de Katchaturian par l'orchestre du Kirov dirigé par Valéry Gergiev ; en fait c'était un générique d'une émission de radio sur votre vieux poste de T.S.F.

A.B. : exactement, c'est presque chronologiquement au même moment quand j'ai connu Léo, il enregistrait alors je ne sais plus parce qu'il avait fait une série d'émissions qui s'appelaient musique sur la musique russe contemporaine, ensuite musique de l'Est après musique byzantine et on l'écoutait le soir avec maman. Je venais de le connaître et il parlait de la musique, de cette musique. Je n'y comprenais rien, que dalle j'allais dire comment il dirait lui-même. Je ne comprenais pas du tout et il était assez même agressif parce qu'il y a des gens qui n'étaient pas d'accord avec lui notamment je me rappelle précisément il parlait du jazz et il disait du mal du jazz et alors il recevait des lettres pas d'insultes mais enfin des gens qui critiquaient et déjà il n'aimait pas la critique alors

moi je me faisais toute petite. Pour moi, la musique classique c'était quelque chose d'absolument compliquée, difficile et j'avais un peu, enfin j'étais très timide donc ça m'avait marqué et complexée d'ailleurs mais ça reste une musique à la fois une musique dite classique et à la fois une madeleine et en plus quand j'allais, et c'était bien plus tard et ça regarde que moi, je faisais du patin à glace vous savez au rond-point des champs-élysées qui est devenu maintenant un théâtre et il y avait des minutes de vitesse et pour annoncer les minutes de vitesse c'était Katchaturian, je veux dire que c'est une musique qui m'a suivi pendant mon enfance et mon adolescence, et qui m'a marqué et même complexé

I. : Dans « Comment voulez-vous que j'oublie » qui est publié chez Phébus, vous racontez donc justement votre enfance avec Léo Ferré, ses détestations qui étaient nombreuses, qui étaient épidermiques, qui étaient aussi violentes, irrationnelles parfois.

A.B. : Tout à fait, oui

I : J'ai envie de dire que évidemment il en ressort un personnage génial qu'il est ce que nous savons

et aussi ces certains génies c'est aussi cela, il y a un côté à la fois d'une générosité folle, d'une tendresse infinie et un côté monstrueux aussi.

A.B. : oui, tout à fait et j'ai vu qu'un journaliste m'a reproché d'employer le mot « haine » alors disons le mot « hargne » mais c'est vrai qu'il était hypersensible et il réagissait violemment à beaucoup de choses et il y avait beaucoup de gens qu'il n'aimait pas dont il disait du mal. Il est plus court et plus simple si l'on me demandait d'énumérer les gens qu'il aimait ou les choses qu'il aimait plutôt que les choses qu'il n'aimait pas, donc j'ai été élevé dans cette ambiance un peu rock and roll.

I : Alors vous le dites très bien, vous avez été valorisée, c'est-à-dire qu'il ne faisait pas la différence entre le monde des adultes et des enfants c'est-à-dire qu'il vous disait certaines choses que peut-être vous avez assisté, vous avez été le témoin vivant d'un amour fou entre Madeleine, votre mère, et Léo Ferré. Ils ne se cachaient pas, pour eux c'était tout à fait naturel et en même temps il essayait de vous façonner

A.B. : Il m'a imprégné totalement sans que je m'en rende compte mais de toute façon pour lui les enfants j'allais dire n'existaient pas, il me considérait comme une grande personne et j'étais censée tout comprendre ce qui était loin d'être le cas et comme j'étais timide et que je savais bien que cela me dépassait aussi bien tous les mots qu'il employait que ce soit des mots d'argot, que ce soit des mots très savants que je ne comprenais pas et je faisais quelquefois semblant de comprendre et c'était la même chose pour la musique. Il a jamais essayé de m'apprendre et ça j'ai un tout petit reproche que je lui fais, il n'était pas pédagogue. Il m'a imprégné pour les lettres indépendamment de lui parce qu'on a vu des rencontres éblouissantes, il m'a imprégné j'allais dire pour le droit, il aimait le droit, Léo, mais la musique classique qui était toute sa vie, jamais il m'a appris, il a cherché à m'initier à quoi que ce soit et même il a fait j'allais dire pire, c'est quand j'avais 14 ans, je lui ai dit tout de même là, je voudrai apprendre à jouer du piano et à l'époque il avait un pianiste Popaul, Paul Castanier qui est un pianiste aveugle et Léo me dit : « écoute tu as

qu'à apprendre avec Popaul » à quatorze ans je ne vois pas comment je pouvais apprendre, je ne savais rien du tout, « A si, si tu vas voir » et il m'a mis, je me rappelle, c'est comme si c'était hier, il m'a mis à son piano entre les cuisses de Popaul qui avait à l'époque, je ne sais pas, une cinquantaine d'années, entre ses cuisses, Popaul avait un gros ventre, et il m'a mis les mains sur les touches et voilà Popaul était chargé de m'apprendre. Ca a duré deux séances, je sentais le ventre de Popaul, je ne comprenais pas comment on pouvait apprendre le piano comme ça, j'étais très pudique bon ça a duré deux séances et terminer et maintenant à la fin de ma vie, je suis en train de prendre des cours de piano.

I : Ah, très bien

A.B. : J'ai envie

I : Annie Butor, parmi les révélations étonnantes qui émaillent ce livre, il y a cette chose, je crois que c'est sur l'île en Bretagne. Léo Ferré s'adonnait avec Madeleine au spiritisme.

A.B. : oui

I : Et ça c'est étonnant comme Victor Hugo, du reste

A.B. : ah totalement, et à propos de Victor Hugo j'ai lu quelque part, je ne sais plus où que Léo n'appréciait pas Hugo, c'est faux, c'est faux mais Léo était un grand fan de Hugo, il me citait, c'est une des rares choses qu'il me disait, il me parlait de Gide qui disait, à qui on avait demandé qui est le plus grand poète, il répondait : Victor Hugo, hélas et oui non c'est ça, je sais pourquoi on a écrit ça parce que je crois que c'est Hugo qui a dit qu'il interdisait qu'on mette de la musique sur ses vers et Léo a dit « je ne suis même pas sûr que ce soit vraiment Victor Hugo qui a dit ça », peu importe, en tout cas, on faisait tourner les tables avec Victor Hugo, Beethoven

I : Mozart, Debussy, Ravel

A.B. : Ah, totalement, Debussy, Ravel, Berlioz, enfin tous les grands hommes dont il était fanatique vraiment et alors les esprits répondaient mais je n'étais pas sûre que maman n'y était pas pour quelque chose

I : Alors une chose étonnante aussi c'est ce que vous racontez c'est qu'il ne détestait pas même s'il n'aimait pas quand vous alliez dans le grenier pour écouter Salut les copains sur votre transistor, il ne détestait pas la voix de Françoise Hardy et de Sheila

A.B. : tout à fait

I : Et c'est très étonnant

A.B. : Ah oui et je suis étonnée moi-même parce que les mots qui revenaient souvent à la maison c'était des conneries « Annie, n'écoute pas des conneries » « Annie, ne fais pas des conneries » etc... Alors tous les Salut les copains que j'écoutais moi, j'avais, je ne sais plus, dix huit ans, en rentrant de l'école, même un peu avant je veux dire, en cachette de Léo parce que j'avais peur qu'il me juge conne à écouter des conneries et quand j'écoutais et que lui en voiture on écoutait Sheila, Françoise Hardy ou les Beatles, il écoutait et il aimait bien, cela me surprenait je ne cherchais pas d'explication mais bon il était moderne, il aimait, il aimait bien.

O.B : Annie Butor, comme je le disais tout à l'heure vous avez été élevée on peut le dire par votre mère Madeleine et par Léo Ferré, vous êtes la fille de René Bizy, qu'il considérait un peu comme un bourgeois qui était un homme bien je crois, droit.

A.B. : C'était un homme très bien, droit, un homme de devoir et qui était bourgeois dans le sens que n'aimait pas trop Léo car ce n'était pas un artiste, c'était plus un entrepreneur enfin quelqu'un de normal entre guillemets, ce n'était pas un anar.

O.B. : Et au début du livre, « Comment voulez-vous que j'oublie » vous racontez quand vous étiez dans la chambre d'hôtel où c'était la misère noire. Heureusement, il y avait l'amour, les fou-rires, la tendresse, les disputes parfois homériques

A.B. : oui

O.B. : mais il y avait aussi les spaghettis et la sauce tomate qui était la spécialité de votre mère, Madeleine, mais il y avait quelque chose, c'était la grande misère, non ? la pauvreté comment vous le diriez

A.B. : non, je ne dirais pas pauvreté, Léo disait lui-même c'est la mouise et puis il disait, puisqu'il aimait beaucoup l'argot, j'espère que la scoumoune va nous laisser , la scoumoune j'ai mis longtemps à découvrir que cela voulait dire le « pas de chance » donc, non on n'avait pas d'argent, mais je le dis, moi je n'en ai pas souffert, je ne me rendais pas compte. Quand on est un enfant, on peut jouer avec n'importe quoi, le principal et c'est ce qui donne l'équilibre dans une vie et pour toute la vie c'est quand on est aimé, or moi j'ai été aimée. J'ai été aimé par mon père, mon vrai père, j'ai été aimée par ma mère, j'ai été aimée par Léo, donc je ne plaignais pas. Eux, c'était difficile, c'est sûr, on mangeait toujours la même chose. Maman faisait en douce la cuisine dans le petit hôtel de la rue Royer-Collard où on habitait à l'époque, non ça était dur mais il y a eu après la montée vers le succès puis la gloire, une autre vie.

O.B. : Et quand vous êtes allée du côté de la porte Maillot

A.B. : oui

O.B. : alors là c'était dans une sorte de boui-boui, vous étiez entourée de péripapéticiennes, de clochards

A.B. : tout à fait

O.B. : que Madeleine nourrissait

A.B. : oui tout à fait, c'était une vieille bâtisse qui avait été louée je crois par Hervé Morvan qui était un grand affichiste de l'époque, qui était un ami de Léo et de maman et donc on louait ça à la Ville de Paris, alors ils l'avaient repeinte eux-mêmes en rouge, en mauve et c'était des souvenirs éblouissants où on a reçu le Prince Rainier, André Breton, Aragon et j'en passe et où on a eu nos premiers saint-bernard dont Arkel, le premier

O.B. : Arkel et Golaud, preuve qu'il aimait Claude Debussy

A.B. : absolument

O.B. : la musique classique et en particulier Péléas et Mélisande

A.B. : tout à fait

O.B. : Annie Butor, c'est le moment des madeleines musicales, d'autres souvenirs vont remonter à la surface voici la première

Léo Ferré chante « Ça t'va »

O.B. : « Ça t'va » Léo Ferré

A.B. : Ah écoutez moi toutes les chansons de Léo jusqu'en 68 sont des madeleines puisqu'à peu près toutes je les ai entendues. Dès le début, j'ai vu Léo les composer mais celle-là particulièrement je n'ai pas pu l'entendre sans pleurer après le décès de ma mère et après leur rupture même avant parce que c'est une déclaration d'amour de Léo à maman, « cet air sans façon dont t'a pris mon nom pour vivre de musique » et je l'ai vu j'ai vraiment l'image précise de Léo à genoux presque les bras en croix, enfin les bras vers ma mère parce que Léo aimait bien, était assez exhibitionniste il faut dire mais bon il faisait souvent le clown mais là il ne faisait pas le clown là c'était à la fois sérieux, c'était tellement plein d'amour que je le revois debout les bras tendus vers maman lui chantant cette chanson et c'est

tellement ma mère, mal coiffée habillée avec des souliers pointus

O.B. : elle est très belle

A.B. : belle oui

O.B. : et intelligente elle a un air intelligent

A.B. : oui

O.B. : Annie Butor, vous souvenez-vous comment composait Léo Ferré, comment est-ce qu'il écrivait, est-ce qu'il écrivait les textes et musiques ensemble au piano, comment si prenait-il ?

A.B. : Ah, écoutez précisément ça ça fait partie de son génie moi ce dont je me souviens c'est qu'il travaillait la nuit souvent je ne dis pas jamais le jour mais il travaillait la nuit et il avait les textes et il faisait la musique après, ce sont mes souvenirs d'ailleurs c'est comme ça qu'il a procédé pour mettre en musique toutes ces énormes, ces merveilleuses musiques qu'il a mis sur tous les poètes, sur Villon, Baudelaire, Apollinaire

O.B. et A.B. : Verlaine Rimbaud

O.B. : Aragon

A.B. : et Aragon qui sont aussi mes chouchous et donc c'était plutôt il travaillait la nuit et il se couchait au petit matin et après maman venait, voyait ce qu'il avait fait, là je parle des textes parce que ma mère était comme moi, on chantait faux on n'est pas des musiciennes mais elle, elle s'occupait plutôt des textes, elle récupérait dans la poubelle ce que Léo avait jeté de son travail de la nuit et puis vers midi je veux dire il y avait un point, il y avait les répétitions

O.B. : Alors la succession Ferré a tenté de gommer comme cela se passe souvent malheureusement de gommer la présence de Madeleine qui pendant 18 ans d'amour fou et de collaboration puisque Léo Ferré l'a même dit, il l'a crié sur les toits, il a dit à tous les journalistes, c'est ma correctrice, ma collaboratrice, mon animatrice. Elle l'a vraiment d'abord porté par son admiration et son amour mais aussi par son travail

A.B : absolument, c'est ma lumière, c'est mon ange, c'est tout ça mais bon je ne vais pas venir, loin de là, au secours de la succession Ferré, il faut

dire que Léo lui-même pour des raisons très précises, je ne sais pas si on les évoquera ou pas quand il est parti pour se déculpabiliser quelque part, il a craché, Léo était très doué pour cracher, d'ailleurs il a écrit un texte dans « Poète vos papiers » qui s'appelle « Le crachat » absolument immonde mais génial et donc il a craché sur maman aussi fort qu'il l'avait aimée et ça pendant presque 20 ans et donc ben la succession après a pris sa suite peut-être aussi pour d'autres raisons donc moi j'en ai beaucoup souffert et je me suis dit qu'il fallait à un moment quand moi j'étais en première ligne. Tant que maman était en vie, c'était à elle puis moi j'étais trop occupée à la faire survivre à cet amour qui l'a tuée dont elle est morte d'un cancer mais elle s'est suicidée ma mère entre la boisson et les cigarettes. Elle a aimé Léo jusqu'au bout et après je m'étais dit les choses vont reprendre un rythme normal et les journalistes vont connaître et non, et non, et il y a beaucoup de choses qui ont immondes, qui ont été écrites et là je me suis dit que c'était un devoir, enfin cela fait un peu pompeux mais un devoir de mémoire de dire les choses puisque

j'étais quand même bien placée et une forme de légitimité tout de même pour raconter avec les preuves ça c'est mon côté ex-avocate. J'ai des preuves heureusement des argus des déclarations et les lettres de Léo prouvant mes dires

O.B. : Annie Butor, voici maintenant votre deuxième madeleine musicale

O.B. : Les copains d'la neuille

A.B. : Alors « les copains d'la neuille » c'est une chanson qui faisait partie du feuilleton lyrique comme on dit « La nuit » qui a été dansé par Roland Petit et Zizi Jeanmaire

O.B. : qui a eu un échec retentissant

A.B. : voilà, un bide complet et moi j'en garde aussi une blessure, moi je me rappelle être montée sur scène avoir donné des fleurs à Zizi Jeanmaire et ils avaient mis dedans, Léo adorait « La nuit » un de ses thèmes récurrents et maman aussi, la nuit, les animaux, le ballet, enfin c'était merveilleux, bon, on pense beaucoup à Rostand, à Chanteclerc mais ça était un échec après Léo a

dit : « non, non ça ne m'a pas marqué » Ce qui est faux, ça était très très dur, il en reste cette belle chanson et après Léo l'a adapté en rajoutant l'opéra du pauvre, il a rajouté quelques scènes mais bon. Je suis allé le voir avec maman mais c'était plus ça mais il reste cette chanson et puis moi mes souvenirs qui sont ineffaçables

O.B. : Alors son rapport avec l'argent est étonnant, très paradoxal, Annie Butor et vous le racontez très bien, sans juger simplement en disant les choses avec beaucoup de finesse, d'acuité. Il a connu les fins de mois qui reviennent 7 fois par semaine

A. B. : exactement la vie d'artiste

O. B. : comme il le dit dans « La vie d'artiste » il a tout en chantant évidemment ce très grand talent, ce génie qui bouillonnait en lui et ce succès qui ne venait pas et quand le succès est arrivé quand l'argent est arrivé d'ailleurs on l'a un peu brocardé en disant : « oui, c'est un anarchiste qui est en rolls » Il était capable de grands gestes envers vous, notamment, de grands gestes de générosité

même dispendieux avec l'argent et à côté très procédurier aussi

A.B. : Ah tout à fait mais c'est justement le fait qu'il est manqué d'argent, faut pas exagérer il n'allait pas à la soupe populaire. Ses parents étaient des bourgeois, il a été aidé aussi toujours par les parents de ses femmes, les parents de sa première femme l'aidaient, mes grands-parents maternels à moi l'ont aidé, enfin ont aidé le couple mais quand même il a manqué et il était quand même conscient lui d'être un type à part, tout en étant une graine d'ananas et de son talent, il en était conscient et il a gardé une amertume justement de ne pas être reconnu que ce soit intellectuellement j'allais dire, pour son talent et puis au niveau de l'argent parce qu'il en a manqué, encore une fois, moi je n'en ai pas souffert, lui oui, donc quand l'argent est venu, bien c'était une attitude un peu paradoxale effectivement . Il était très très généreux avec moi il ne m'a rien refusé c'est moi qui lui disais je me rappelle « garde tes sous Pouta, garde tes sous » J'aurai pu lui demander n'importe quoi il était là il

me l'offrait mais d'un autre côté il pouvait avoir des côtés radins et puis avec ma mère à la fin quand c'était fini il fallait être à côté de lui pour profiter entre guillemets dans le bon sens du terme de lui enfin de sa générosité mais dès qu'on n'était plus d'accord avec lui et ça ça c'est accentué avec la célébrité la notoriété qui font du mal vraiment si je devais écrire un autre livre ce serait sur les ravages de l'argent et de la notoriété dans ce milieu du show-biz et des parasites, donc après il fallait être de son avis sinon il devenait avec l'argent particulièrement difficile

O. B. : un peu manipulateur aussi parce qu'il vous offrait une voiture parce qu'un de vos flirts ne lui plaisait pas

A.B. : oui

O.B. : quand même

A.B. : manipulateur là c'est peut-être un peu mais il y a de ça, il y a de ça, enfin bon le mot est un peu fort

O.B. : Annie Butor, voici maintenant votre troisième madeleine musicale

O.B. : un chef-d'œuvre d'abord de Rutebeuf, ce grand poète du Moyen-Age qu'on a lu même en poche et de Léo Ferré qui a écrit cette musique sublime

A.B. : En fait le poème, c'est trois poèmes, c'est ma mère qui a elle-même allé trier dans trois poèmes de Rutebeuf pour faire ça alors il y avait La grièche d'Hiver et les deux autres dont j'ai oublié le nom et qui a fait, qui a vraiment composé d'après Rutebeuf pour en faire une chanson et là je suis encore très émue je ne sais plus si je le dis ou pas dans mon livre mais vous savez vous l'avez entendu et tant aimé quand il reprend le tant là quand il prononce il a cet accent monégasque, cet accent un peu italien chantant et à chaque fois quand je l'écoute je le vois il est devant moi oui c'est aussi beaucoup de souvenirs et du travail de ma mère particulièrement celui-là

O.B. : Annie Butor, vous racontez cette histoire incroyable puisque vous dites qu'il est monégasque quand le prince Rainier de Monaco est venu l'entendre, applaudissait à tout rompre

se lever pour le saluer, il était ébloui et Léo Ferré à cette époque- là non seulement n'avait pas beaucoup de marque forcément d'estime aussi grande de la part de personnes en vue et encore moins du maître de l'état où il est né

A.B. : bien sûr, bien sûr, là encore c'est ma mère qui, Léo était timide en plus et il n'aimait pas, il n'était pas un homme à faire des concessions ni un homme à aller demander quelque chose à quelqu'un et donc si Rainier était là le soir c'est à cause de Mimi Rosso qui était un musicien qui avait fait parti d'un orchestre avec Rainier à Monaco et donc maman a poussé Léo à aller ensuite au moins remercier Rainier de sa venue et lui a dit c'est peut-être le moment de lui parler de ce que tu as fait et ce qu'il était en train de faire c'est-à-dire de mettre en musique Le Mal-Aimé et donc ça c'est très bien passé et quelques jours après Rainier est venu à la maison

O.B. : Donc il a eu l'opéra Garnier de Monte-Carlo

A.B. : absolument, à sa disposition, les musiciens de l'orchestre de Monaco, les choristes

O.B. : c'est extraordinaire, il lui a dit cette chose extraordinaire Wagner a eu son Louis II de Bavière, vous allez être mon Louis II de Bavière

A.B. : parce que cette musique lui avait été refusé avant je crois par la Scala de Milan et la Radiodiffusion Française et donc il voulait faire jouer sa musique et là j'ai vu vraiment je pense que c'est la première fois où il dirigeait un orchestre, il dirigeait 80 musiciens de l'opéra de Monaco et parmi ces musiciens il y avait beaucoup de ses copains d'enfance et là Léo c'était le bonheur, c'était le paradis et de tout cet épisode dont je me souviens par bribe par flash où moi j'ai pris l'avion pour la première fois pour arriver à l'opéra à Monaco avec une ancienne maitresse de Léo où Madeleine et Léo était eux à l'hôtel de Paris et ma grand-mère est moi on était évidemment placé ailleurs avec cette fameuse Monique et on a assisté à ce bonheur suprême sur la scène de l'opéra de Monaco, j'en garde des souvenirs avec un grand s

O.B. : Il y a aussi cette scène que vous racontez, cette histoire avec André Breton que vous racontez, Annie Butor, André Breton qui un jour s'exclame mais Léo Ferré est un des plus grand poète contemporain, alors on imagine par le pape des surréalistes avoir ce compliment pour Léo Ferré il était sincèrement ému

A.B. : ah oui tout à fait et en fait Breton l'avait écrit dans un journal à propos de Minou Drouet parce que Breton pensait comme Léo que ce n'était pas vraiment Minou Drouet qui écrivait mais Breton avait insisté en disant que c'était beau quand même

O.B. : Comme disait Cocteau tous les enfants ont du génie sauf Minou Drouet

A.B. : Ah bon (rires) je ne le savais pas mais moi je l'ai bien connue Minou Drouet puisque j'étais chargé de la faire parler, elle était venue à la maison, enfin c'est une autre histoire et donc dans un journal Breton avait dit qu'il partageait l'avis de Léo Ferré à propos de Minou Drouet que c'était beau etc... mais que par ailleurs que Léo était un des plus grands poètes et tout donc maman a

cherché, elle a fini par trouver son numéro de téléphone, il habitait je crois rue fontaine et elle l'a invité un soir et Breton est venu, c'est moi qui a été ouvrir la porte à Breton

O.B. : vous avez choisi, Annie Butor «La méditation de Thaïs » de Massenet par Ivry Gitlis qui a bien connu Léo Ferré mais après

A. B. : après oui

O.B. : après et votre histoire après la séparation voici Ivry Gitlis dans « La méditation de Thaïs »

« La méditation de Thaïs » de Massenet par Ivry Gitlis on peut dire qu'ils étaient fait pour se rencontrer ces deux-là Ivry Gitlis d'abord ils se ressemblent même physiquement, Gitlis et Ferré et en plus il y a une liberté totale dans le jeu d'Ivry Gitlis qui rappelle cette liberté folle de l'inspiration de Léo Ferré

A.B. : oui, oui, moi je suis plutôt piano mais là quand j'ai entendu Ivry Gitlis, j'étais dans ma voiture et je me suis arrêtée et j'ai écouté et j'ai été éblouie c'est tout, moi, je n'ai pas connu Ivry

Gitlis, tout ça c'est après 68 mais bon j'ai aimé c'est pour cela que je vous ai donné ce titre-là

O.B. : Il y a toujours eu beaucoup d'animaux autour de vous d'ailleurs il y avait un clochard qui était Porte Maillot qui disait Ah j'aimerais bien être un de vos chiens

A.B. : J'aimerais bien être chien chez vous j'avais trouvé et deux fois c'est arrivé et une fois c'est arrivé Place du tertre où on descendait il y avait Bernard Dimey qui était là et je crois que la dernière compagne de Bernard Dimey a raconté cet épisode et c'était vraiment typique de notre vie

O.B. : Alors après 18 ans d'amour fou, après quelques crises entre Madeleine et Léo Ferré, il y a eu cette maison dans le Lot dont vous aviez senti intuitivement avec votre préscience d'enfant que ça allait être un cauchemar

A.B. : Ça allait être un cauchemar, c'était tellement très très isolé, ils ont toujours aimé tous les deux, particulièrement Léo, parce que pour une femme on aime un peu plus la ville quelquefois, la solitude et la c'était une solitude à

peine choisi parce qu'ils étaient obligés à cause de ce petit chimpanzé qu'ils avaient adopté

O.B. : Pépée

A.B. : et qui devenait infernal et plus aucune de nos maisons n'étaient habitables, enfin je parle de la petite maison qu'on avait en Normandie ou après de l'île du Guesclin qui pourtant était une île mais il y avait des gens qui venaient à marée basse autour et Pépée faisait des excursions ravageuses et c'était plus possible donc il fallait qu'ils s'éloignent de tout dans une forêt, un château et là ils se sont éloignés absolument de tout le monde, de leurs amis qui se sont éloignés d'eux-mêmes, je parle des vrais amis, Paul Guimard, Benoîte Groult, Catherine Sauvage qu'on aimait particulièrement

O.B. : qui ne pouvait plus supporter

A.B. : personne ne pouvait plus supporter, leurs vrais amis leur disaient vous allez à la catastrophe, réalisez un petit peu ce que vous faites mais ils ne réalisaient pas ils étaient embarqués dans un rêve impossible, une utopie qui allait mal se terminer et donc leurs amis, leur famille aussi bien, le père

de Léo j'ai beaucoup, beaucoup de lettres du père de Léo qui lui disait « traite-nous au moins comme tu traites Pépée » c'est-à-dire qu'il n'y avait plus rien, plus aucune visite, ils vivaient complètement seuls c'était le huis clos et ils se sont retrouvés face à face, ils ont voulu y croire, moi je me suis sauvée aussi, moralement et physiquement, j'ai sauvé ma peau et ça allait mal se terminer et ça s'est très mal terminé, Léo est parti et il a écrit, j'ai des lettres, j'ai beaucoup de lettres dont je ne peux pas faire état en tout cas par écrit où il dit : « Je commets une saloperie mais à la limite qu'il soit parti, il a fui, il a fui ce rêve impossible, ce n'était pas possible leur vie là-bas donc après ça c'est terminé très très mal

O.B. : Et pour votre mère, Madeleine ça était

A.B. : la descente aux enfers, elle s'est retrouvée toute seule, quarante hectares, il y avait Pépée, mais il y avait aussi Zaza, une autre chimpanzée, qui elle était vieille et méchante, Pépée n'était pas toujours gentille d'ailleurs, elle mordait, elle tuait les chats et puis il y avait trois autres petits chimpanzés dont je me suis occupée moi à la fin,

je les ai emmenés, je les ai d'abord confiés à Jean Richard et ensuite à Holiday on Ice pour l'un, une riche américaine pour l'autre enfin bon et puis toute une ménagerie, Baba, les taureaux, les cochons, des animaux, mais enfin cela faisait quand même nombre.

Donc maman ne pouvait pas tenir le coup Pépée avait la gangrène, elle était tombée d'un arbre quand Léo était là, elle était blessée, elle était vraiment devenue assez méchante et c'était plus possible

O.B. : parce qu'il y a eu une légende

A.B. : oui

O.B. : comme quoi Madeleine avait tué Pépée

A.B. : ça je vais vous dire, tant que ma mère a été vivante, je me disais mais pourquoi on raconte ça et maman souffrait parce que maman adorait sa Pépée, elle l'adorait autant, je n'étais pas jalouse, parce que pour moi Pépée est toujours restée un animal, un animal extraordinaire, ça c'est vrai, je n'ai rien contre les chimpanzés, je pourrai faire une dissertation sur les chimpanzés mais maman a

beaucoup souffert c'est comme si on l'accusait de tuer je dis ça je sais ce que je dis presque sa fille puisque d'une manière un peu folle j'étais obligée de l'appeler soeu-sœur

A.B. : (rires) non mais ils étaient fous tous les deux mais maman l'adorait autant si ce n'est plus que Léo donc d'avoir dit qu'elle l'avait tuée par vengeance ou le meurtre des animaux telle une Médée parce que Léo ne voulait pas rentrer ou alors c'était une horreur, maman en a beaucoup souffert et moi un peu moins sur le coup mais je ne comprenais pas et puis après ça a continué, ça a continué et là je crois que je devais quand même dire la vérité et je ne peux pas toute la dire mais il fallait que je rende un petit peu à César ce qui était à César et donc j'ai fait ce livre pour réhabiliter ma mère

O.B. : et ça s'appelle « Comment voulez-vous que j'oublie » c'est édité chez Phébus

Annie Butor, pourquoi les hagiographes de Léo Ferré ont tellement cherché à masquer la vérité vous pensez que c'était sciemment ou c'était pour

plaire à Léo Ferré ou à ses descendants pour avoir accès à certains documents ou par ignorance

A.B. : par ignorance je ne sais pas, mais en tout cas, du vivant de Léo, c'était pour lui plaire parce qu'il ne fallait plus prononcer le mot de maman le nom de Madeleine devant lui et il y a pléthore d'exemples donc c'était pour plaire à Léo et ensuite seul Robert Belleret, c'est le premier qui a vraiment écrit des choses vraies sur ma mère et ensuite concernant sa succession, je ne citerai qu'un exemple que j'ai entendu tout à fait par hasard et il y a déjà plusieurs années, il y a trois, quatre ans où Claude Sarraute a parlé un petit peu de la vie de Léo et elle a reçu aussitôt un mot de l'avocat en disant : « on vous interdit de parler de la vie privée, on vous interdit de parler de ça » donc les journalistes se sont dits attention procès c'est pas la peine et puis il fallait suivre ce qui avait été dit à tort et puis quels étaient les témoins, les témoins il y avait moi, je me taisais pour les raisons que je vous ai dites, puis les gens sont morts, enfin Catherine Sauvage qui aurait été la meilleure avocate aurait pu vraiment

raconter des choses ou d'autres personnes mais et pour ça que j'ai écrit parce que je me suis dit, moi je ne rajeunis pas petit à petit et quand je vais mourir ou je vais avoir Alzheimer, on ne sait pas et puis voilà et puis la légende mensonge sur mensonge, il y en a marre comme dirait Léo

O.B. : Annie Butor, vous avez choisi « Vissi d'arte » « de La Tosca de Puccini que voici

O.B. : « Vissi d'arte » issu de La Tosca de Puccini par Maria Callas

A.B. : moi, j'aime, je ne suis pas une grande spécialiste mais j'aime Puccini c'est le premier, mon père m'avait emmené voir Madame Butterfly et ensuite mais j'ai adoré La Tosca plus que comment s'appelle l'autre œuvre de Puccini

O.B. : Madame Butterfly

A.B. : non mais

O.B. : Bohème

A.B. : oui, voilà Bohème, là je n'adhère pas enfin

O.B. : La Bohème, c'était trop proche de votre enfance

A.B. : (rires) quelque part mais en tout cas Tosca ça était aussi une révélation, j'ai adoré

A.B. : Justement quel souvenir, Annie Butor gardez-vous de cet enfance entre Madeleine et Léo Ferré

A.B. : un éblouissement, c'était très beau, c'était, je ne dis pas que c'était difficile à vivre parce que Léo n'était pas un homme difficile à vivre quand on était avec lui dans son clan et tout et bon je l'ai vécu je cloisonne. Si j'ai réussi à ne pas devenir folle parce qu'il y a eu des moments avec Pépée et après à la fin de leur histoire, de notre histoire qui ont été vraiment très durs c'est parce que bon je suis relativement équilibrée et que j'ai réussi à cloisonner alors mes souvenirs je les ai à tout jamais et c'était merveilleux c'était au jour le jour des découvertes, voilà c'était le bonheur

O.B. : Ce que Benoîte Groult raconte dans sa préface du livre, que Paul Guimard qui était son compagnon, son mari de l'époque grand écrivain des choses de la vie, notamment

A.B. : Il m'a dit : « Tu as de la chance de n'avoir pas fini dans un asile » oui parce que à un moment ils étaient devenus fous tous les deux, c'est plus qu'une dérive, c'était la véritable folie, ils pensaient trouver le chaînon manquant, ils pensaient faire parler ce chimpanzé d'une manière ou d'une autre que ce soit par le langage des signes amélioré ils allaient réussir là où tous les autres avaient échoué, oui, et si on n'était pas de leur avis, on était chassé et moi qui avait été toujours de leur avis qui était embarquée dans leur vie merveilleuse et tumultueuse, m'opposer à eux c'était difficile comme je me suis retrouvée à la rue, ils m'ont dits « Tu n'es plus notre fille, tu n'es plus une inconditionnelle à cause de ce chimpanzé et donc là il y a eu un moment où j'ai senti que j'allais sombrer avec eux dans cette folie, je ne sais pas ce qui serait arrivé si j'étais restée dans le Lot avec eux.

O.B. : Et vous comparez un peu cette histoire entre Léo Ferré et Madeleine et c'est très juste comme Heathcliff et Cathy dans les Hauts de Hurlevent d'Emilie Brontee parce que c'est qu'il y

a , il y a de ça, c'est un amour presque adolescent, enfantin total bien que charnel et évidemment mais tragique

A.B. : oui mais tragique enfin et ça s'est terminé effectivement très tragiquement, je ne sais pas ce qui serait advenu s'il n'y avait pas eu cette solitude ce chimpanzé, ce huis clos et cette vie de fou alors peut-être ils avaient un grain de folie tous les deux donc ça serait peut-être terminé comme ça mais je ne me suis jamais posé la question, pour moi je dis que c'était le grand amour d'ailleurs Benjamin Perret qui était donc un surréaliste ami de Breton avait écrit, je ne sais plus comment ça s'appelle, l'anthologie de l'amour suprême, il avait écrit : « Il suffit de les avoir vu pour voir ce qu'est l'amour » donc il n'y avait pas le choix, c'était le grand amour fusionnel et intellectuel, complicité de tous les jours, c'était extraordinaire

O.B. : et les derniers moments de la vie de Madeleine

A.B. : les derniers moments, je n'ai pas pu vivre ni les derniers moments de la vie de Léo ni les

derniers moments de ma mère et là c'est une autre histoire dont je n'ai pas envie de parler là mais ça était tragique mais j'ai su par son infirmière qui m'a dit qu'elle était morte en prononçant le nom de Léo et peu de temps avant sa mort elle avait écrit un manuscrit qu'elle m'avait confié et que j'avais donné à des éditeurs qui l'avait refusé et qui s'appelait « Quand l'amour m'était chanté » mais c'était impubliable tellement elle donnait des vérités qui étaient impubliables comme moi je me suis beaucoup quand même censuré

O.B. : Madeleine n'a jamais touché de droits d'auteur sur ses travaux

A.B. : Oh c'est très compliqué maman, non elle est morte dans une quasi misère avec une avance sur la communauté en 1968, la communauté n'est pas encore liquidée maintenant 40 ans après et elle a normalement droit sa succession c'est-à-dire moi et son dernier jeune mari enfin c'est une autre histoire, que j'ai fait condamné un tout petit peu mais j'ai à rembourser aussi pas mal d'argent

avec lequel elle a vécu comme avance sur la communauté.

Je ne vis pas de l'héritage de Léo, peut-être qu'un jour j'aurai un petit peu d'argent mais depuis quarante ans ni ma mère qui est morte dans la quasi-misère ni moi depuis vingt ans, on a touché de l'argent de Léo Ferré

O.B. : parce que Madeleine a attiré forcément des fans de Léo Ferré

A.B. : c'est ça

O.B. : qui sont allés vers elle pour se rapprocher de Léo Ferré ou de son capital

A.B. : voilà, c'est exactement ça, je n'en ai pas parlé dans mon livre, c'est une autre histoire

J'ai surtout parlé de ma vie à trois et puis après de ma rupture mais je n'ai pas raconté la fin de vie de ma mère qui est tragique

O.B. : et vous pouvez écouter toutes ses chansons

A.B. : non, je devine ce que vous allez dire, non écoutez, presque pour les besoins du livre et puis parce que ça m'a fait du bien de lire à la fois des lettres de particuliers après et des lettres que je

reçois qui me font terriblement du bien et donc j'ai eu là enfin envie de réécouter à dose homéopathique, j'ai commencé par mes préférés c'est-à-dire les mises en musique d'Aragon mais avant cela me faisait trop mal, cela fait vingt ans que je n'écoute plus du Léo, je ne parle même pas du Léo d'après, là c'est autre chose mais tous mes souvenirs toutes mes madeleines à moi me faisaient trop souffrir donc je fermais le poste lorsque je l'entendais sur radio nostalgie quelquefois parce que on méconnaît beaucoup l'œuvre de Léo avant 68 et c'est dommage, je ne dis pas que ce qu'il a fait après mais c'est plus des récitatifs c'est plus un prophète il y a des choses merveilleuses dans la mémoire et la mer qu'il avait écrite avant d'ailleurs c'est beau aussi mais c'est le Léo la musique avant toute chose, des chansons, des poèmes, de la musique, c'est le Léo d'avant 68 que je préfère

O.B. : eh bien merci beaucoup Annie Butor d'être venu ce soir dans Passion classique je rappelle le titre de votre livre qui est magnifique « Comment voulez-vous que j'oublie » édité chez Phébus et je

le rappelle ce n'est absolument pas un règlement de compte, c'est une très belle et très profonde évocation et très sensible

A.B. : merci